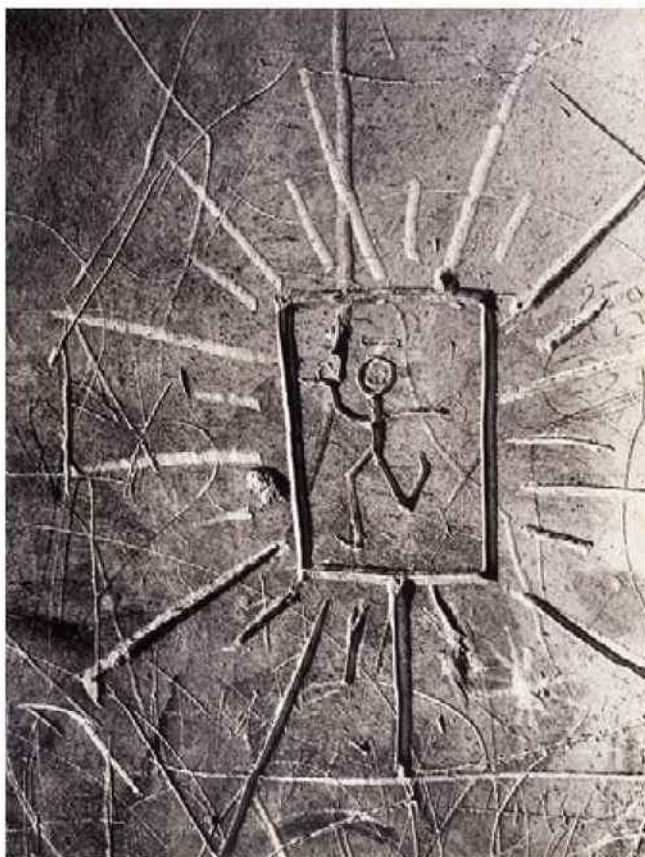


La Culture  
Expo

SANS TITRE,  
de la série *Graffiti*  
[L'amour] (1945-1955).  
Une poésie urbaine  
qui n'a pas échappé  
à l'œil de l'artiste.



## L'IMAGE

## BRASSAÏ Graffiti

Les murs ont des oreilles. Mais aussi des yeux, une bouche... Il suffit de savoir les écouter. Entre 1933 et 1958, Gyula Halász, dit « Brassaï », leur donne la parole en réalisant quelque 500 clichés de pans de murs parisiens griffés, percés, striés, gravés, dessinés, grattés... Une manière pour lui de conserver ces « signes semblables à ceux des grottes de la Dordogne, de la vallée du Nil ou de l'Euphrate », écrit-il en 1933. Ses photographies séduisent les surréalistes, Jean Dubuffet, le théoricien de l'art brut, Jacques Prévert, qui en fait des collages et les utilise pour la couverture de ses ouvrages. La série *Graffiti*, devenue légendaire, fait l'objet d'une exposition à la Galerie de photographies, au sous-sol du Centre Pompidou. Sur les parois de cette grotte – la salle est judicieusement plongée dans la pénombre –, un éventail de « graffitis », classés par thèmes. Le visiteur découvre aussi comment, avec le temps, cette documentation du quotidien a acquis le statut d'œuvre d'art. Une poésie urbaine qui, plusieurs dizaines d'années après son apparition, n'a rien perdu de sa force. J. B.

Centre Pompidou, Paris (IV<sup>e</sup>), Jusqu'au 30 janvier 2017. A lire Brassaï, *Graffiti, le langage du mur*, par Karolina Ziebinska-Lewandowska, Centre Pompidou, éditions Xavier Barral, 192 p., 42 €.